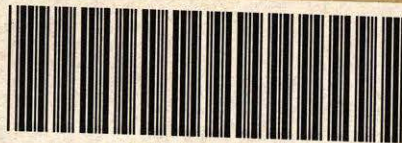


Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays y compris la Suède,
la Norvège, la Hollande et le Danemark.*

LUC DURTAÏN



1020016888

L'Étape Nécessaire



ACERVO DE LITERATURA

PARIS

116888

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & C^{ie}

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVIII

29493



BIBLIOTECA

840
21

Pa 2607
.U83
E8
1908

PRÉFACE

Dès le titre, ce livre présente au lecteur assis sans doute dans une sérénité souveraine la cause et le mouvement qui gisaient si bas : il lui faut des excuses ou des explications. Je crois me devoir les premières et donnerai les secondes. Je le ferai d'autant plus volontiers qu'à travers l'idée d'étape se devine celle de hiérarchie et dans le nécessaire l'universel, et qu'il pourrait paraître d'une singulière ignorance d'appeler ces signes, qui sans être la vérité la marquent toujours, sur une œuvre où le premier abord ne trouve qu'un désir d'exactitude.

Des pages sans sujet, sans méthode, serves du contradictoire, jetées à mesure qu'elles étaient écrites dans le grossier cadre des dates : tel peut être un jugement sur lequel je ne prétends pas que l'on revienne. Laisser le temps composer un ouvrage, n'est-ce pas se démettre de la conception ? Tolérer des parties faibles, un vice de cœur ? Et que dire de ces poétiques qui se croisent, des répétitions, des lacunes ?

4587cA

J'ai mis au panier maint volume qui présentait de moindres défauts, et ces pages pourtant sont allées chez l'éditeur, et cela sans que j'eusse tenté de modifier ce que j'y déteste.

Au nombre des motifs que l'on en pourra imaginer, il est un groupe que je prie expressément de ne pas plus m'attribuer que le *je* répandu dans tout l'ouvrage. C'est celui qui, déformant horriblement dans le miroir qu'il soutient une divine forme, prétend que ce qui provient d'un dessein gâte l'œuvre, et qu'en quelque sorte (les mots se refusent à cette idée de rustre ou de malade) moins une œuvre est faite meilleure elle est. De ce groupe le premier motif serait celui de sincérité — la sincérité est une audace : cela confond que certains croient s'en abriter — le dernier un doute, honteux pour l'écrivain, quant aux moyens et à la fin des livres.

C'est parce qu'il m'a semblé que le mien ne s'abusait pas complètement à ces égards, que je n'ai pas exercé contre lui ce pouvoir destructif qui est le premier après le pouvoir créateur. On ne s'attend pas à une apologie, mais on me laissera dire de ce livre que ses graves fautes y ont leur conscience, qu'elles y trouvent des contrastes, qu'il eût fallu leur ménager encore quelque place dans l'expression concertée de ce qu'il signifie. Bref, quoique balafrées et

chaudes encore de lutte, les idées que je veux y sont maîtresses et peuvent le considérer sans horreur. Il est parmi les grandes œuvres quelques-unes dont on peut parler de même quoiqu'avec une autre estime, et, bien que celles-ci ne soient certes pas des modèles, elles gardent une efficacité de patronage que j'invoque. Pour la même raison que les demeures ont des vestibules, la pensée peut à la fois accueillir et se séparer par un passage.

Après la légitimité d'un tel livre, c'est son sujet, ce passage, qui réclame l'autre avis auquel on peut s'attendre. Je crois avoir tracé un progrès, mais non jusqu'à l'extrémité. Et si j'assume que tous indiquent le même but, je nie que la voie prise ici soit la seule : les trajets sont largement écartés avant de se serrer aux pentes et de s'unir au sommet. Enfin je demande qu'on ne désigne pas mon intention d'un mot, qu'il soit moral, social, intellectuel, ou plastique, ou tout autre. Je croirais avoir bien peu usé de la merveilleuse faculté absorbante du papier, faire bâiller avec menace cette profonde fissure qui sépare une première page d'une trois centième, si, incapable d'offrir dès l'abord le niveau suffisant dans une catégorie particulière, il m'avait fallu des efforts pour l'emplir. Il est des changements d'erreurs où s'intéresse la vérité ; elle ne me-

sure pas la variation d'une petitesse. Les erreurs ! de leur innombrable combinaison, comme de celle de détritius au chaudron des sorcières, un spectre s'élève, qui toujours plus solide et grandissant devient l'univers et englobe au delà du concevable. Je crains qu'on n'en trouve pas assez dans mon livre.

Mais assez parlé de cette œuvre. Le regard qui jugea la copie doit retourner au modèle ; apercevons de la critique plus que l'écume qu'elle jette au sujet (il n'en est que la rive), sa puissante largeur. L'Océan même est une comparaison mesquine..... Ainsi qu'un faisceau de lois se plante dans les diverses choses ou personnes, ainsi, et liés du même orbe, les rayons sacrés du concept. N'oubliez pas leur solaire, hautaine origine : qu'ils traversent avec le dédain de la foudre ce vide abîme que l'on a nommé talent (qualité unique, rien donc et moins que rien, car l'ignorance ne va pas au bout d'elle-même), qu'ils prêtent quelque pâleur aux nuages de la médiocrité (moins mauvais ; catégories plus piètres encore que celle qui fait un talent, mais en certain nombre : cela peut se compléter un peu), ou qu'enfin ils s'absorbent, reflètent, réfractent et irisent dans le grand paysage du génie.

De l'observation à l'allégorie, de la raison à la passion, de l'imagination à l'ironie de l'uti-

lité à l'ampleur, de l'acte de foi aux formes à la mode, de juxtaposer à déduire, qu'il peut en effet y avoir loin dans la façon de composer : plus loin qu'entre boire et voir, ouïr et jouir, penser et passer qui traversent les journées, plus même qu'entre la force, la sensualité, l'ascétisme et l'attention qui fixent la santé sociale, le bonheur ! Or que toutes ces formes se présentent et qu'aucun sujet ne leur reste étranger. J'entends aucun de ces divers mondes qui coïncident en chaque lieu ; celui que la science s'applique à démontrer n'en est qu'un seul. Ainsi, le nombre des procédés croisant le nombre des idées, voilà la riche trame de l'œuvre. Quelque mesurée que soit l'existence, l'infini est trop peu de chose pour que ce produit ne l'égale.

C'est au néant pourtant que je l'offre. Le néant : tel le premier souffle de l'aube, il ouvre cette forêt dont chaque branche exhala une brumeuse méditation, la perce et l'anime, lui fait un poitrail enthousiaste, des gestes, un caractère, et agite encore de lumineuses franges où l'on eût cru que l'espace même disparaissait. Aussi ne s'agit-il pas, on l'a compris, du non-être par faiblesse qui est la face de l'avorté et la punition de l'indigne. Et il ne s'agit pas de chercher un autre principe que le précédent, qui, par définition, les con-

tient tous, mais d'achever de connaître ce qu'il est. Or certes, pour que l'édifice ou le tableau soient complets, une ville où grouilleraient à l'aise toutes les médiocrités, tous les talents dont je parlais tantôt, ou assez de couleurs pour rendre la vue à tous les aveugles, doivent en avoir été enlevés. L'héroïque rature, l'écrivain la trace avec les cinq doigts joints sur sa plume : sur le manche de la restriction appuient de même toutes les forces de l'univers. Quelques remarques en rendent compte.

La première est l'égalité de toutes les catégories. Comme tous ces soins que prend le cœur elles ont valeur identique, mais au rebours elles ne prouvent rien. Ces effigies peuvent s'acquérir sans se posséder. Les entasser sans autre souci redeviendrait pauvre et de l'infini n'a que la schématique illusion. Seconde remarque, la fixité des éléments d'une œuvre. Juxtaposés ou successifs, on ne peut les scinder ni les étendre. Ceci, évident pour les parties dernières, le mot, la touche, le son, est encore exact de parties déjà complexes ; un livre, fût-il myriapode, ne danse à la fois que sur un pied qu'on ne bifurque pas. Tertio, la composition s'impose à ce qui doit être fait de tout, et comme l'un de ces éléments dont nul ne veut manquer, et comme le seul que tous réclament, de l'espace qui trouve la proximité entre les

morceaux d'un ouvrage, jusqu'à la cause, volante flèche qui choisit par un de ses bouts. Quarto, respecter l'homme pour lequel l'art travaille. En respecter ce qui convient, j'entends ce qui l'unit à l'œuvre comme aux autres choses : le jeu de ses organes, ses désirs d'agrément et d'utile, son attention, sa logique — qu'on ne s'y trompe pas, il y faut le tact d'un grand seigneur. Quinto, l'existence dans n'importe quel sujet de ce qu'offrent les nobles modèles et que les langues désignent avec ces mots : allusion, ellipse, signe et ordre. Ces cinq considérations de limitation — quant au nombre, à la partie, à l'ensemble, au but et au sujet — ont un empire universel : nulle œuvre n'y échappe. Mais il n'est pas question de les subir, il faut les employer. Qu'on le fasse hardiment ; la réticence est l'exposant de la formule de l'art et l'élève à des puissances croissantes avec son énergie. Tout lui est permis. Tout, pourvu qu'elle reste elle-même, et voilà l'achoppement. Car la loi restrictive est à l'égard de la loi d'extension comme celles de la vie à celles de la matière ; quoiqu'elle y paraisse opposée, elle en est faite ; et c'est le signe de sa perversion dès qu'elle cesse d'avoir son mot, dès qu'elle prétend agrandir l'œuvre par des vides autrement qu'en y disposant les catégories et veut en détruire une. Aucune n'est à détruire, aucune

à maudire, de ces éclatantes sirènes vers lesquelles le novice allonge la main, mais qu'il n'apprend à connaître qu'à travers le cristal de leur chant et la limpidité des ondes.

On sent bien que de ces deux actes d'accueil sans borne et de destination rigoureuse que j'ai rappelés tour à tour, le premier tend à l'objet, le second à ses conditions. L'un, rien n'en saurait indiquer la totalité, l'autre dans cette grande ébauche introduit la connaissance, le rapport aux éléments, aux causes, à la fin : il met dans l'œuvre l'œuvre même. Entre l'univers, projection d'homme où l'homme remue, et un tel résultat, il faut constater une de ces analogies que la réflexion change en identités ; la description n'eut été qu'un phénomène, la composition crée. Et c'est alors que, baissant le verre noirci dont il regarda le beau monter vers un zénith où rayonnent également le vrai, la joie et la puissance, l'esprit, sans se soucier d'en calculer la conjonction, s'éblouit un instant de leurs splendeurs.

Mais quittons ce penser. Il ne convient pas d'être explicite deux fois sur cet unique sujet — quel horrible pléonasme ! Un créateur ne le commettra pas en composant comme son œuvre sa propre vie : toutes deux tendent à l'éternité, incorruptible plénitude où il ne saurait rien traîner sans être entré lui-même. Aussi

n'est-il plus de bassesse en qui fit certaines choses, et la foule vainement croit le contraire, surprise de trouver au génie des traits d'homme tandis qu'elle en met sans hésiter à Dieu. Les hommes accomplis (quel pluriel !) ne jettent sur aucun d'eux cette insultante admiration et ne savent demander ni moins ni plus que l'amitié : ils n'ont au meilleur Raphaël que le confort du regard, nul objet qui puisse mieux faire que leur enlever une contrainte. Toutes les forces qui alentour offrent de l'exercice à la main, à l'œil, au cœur, et les lointains de la distance et de la durée se ruent entre les bornes de leur existence. Quelques-uns seulement de leurs gestes (ceux-là d'ailleurs qui orientent, et, répondant à la possibilité de larges commandements humains, sont les plus nécessaires au respect qu'il ont d'eux-mêmes) les différencient et permettent de reconnaître entre eux un artiste.

Il ne reste plus à ce dernier (c'est la preuve d'une complète ampleur, c'est la conséquence de son familier usage) qu'à pousser jusqu'au particulier de sa tâche. Ce qui ne crée rien peut permettre tout : chaque sorte d'œuvre a ses conditions. On peut jeter ici un coup d'œil sur la littéraire. Un homme qui a le droit de ne pas baisser le front et de dresser une plume consent à connaître, puisqu'il se sert de mots.

l'infailible emploi de leur sens et de leur son et l'épargne de leurs effets, puisqu'il construit des phrases comment les bâtir, puisqu'il fait succéder des idées comment les lier. Il ne voit point dans l'empire arbitraire d'une de celles-ci cette composition qui est l'art de traiter les parties comme elles le méritent et de les offrir ce qu'elles sont, mais il reste maître et, à travers les deux dimensions de son domaine propre, la signification, la durée, meut chacune de deux fils : le sujet et la forme. — Le sujet est toujours une divinité, j'entends un de ces vastes corps qui unissent les espèces de la matière à la sagesse du destin : qu'il ne soit pas inférieur à la vie ! La forme est l'acte qui lui sied : qu'il ait du discernement ! Rien ne part de plus haut que la justesse, et ce n'est pas seulement le fait de mettre les mots en mesure, ou sur des planches, ou de mêler les indications de l'auteur aux propos des personnages, mais encore ses divers modes, les genres, qui ont de merveilleuses conséquences. Le résultat importe trop évidemment seul pour qu'on s'étonne qu'ici l'écrivain en quête d'accommoder la pensée aussi bien ranime d'anciens modèles qu'en pose de nouveaux : ne lui laisse-t-on pas demander au temps ce qu'il peut donner : beaucoup de ce travail qui pense à tout et surtout à se cacher lui-même ? Et c'est ainsi que l'ouvrage de sa

main impose cette noblesse qui, pareille à la possession de l'âme sur les humeurs et circonstances, garde partout l'équilibre, ce haut goût et odeur qu'a la réalité, cette simplicité qui est force, l'unité de la certitude et la clarté de l'achèvement. Ce qui descend de la vie vers l'Elysée sept fois cerné d'encre doit passer par là. Et quant aux hardiesses, que les âmes faibles qui les réclament sachent qu'à une œuvre ainsi faite il n'en manque aucune.

Voici des règles, voilà des principes. Ils ont été maintes fois énoncés et leur simple connaissance est stérile. Seul en use qui se les fit : commencer avec eux n'épargne pas l'effort qu'ils attestent. Et l'on ne prétend pas pourvoir les uns d'habitudes qu'ils pratiquent, ni les donner à d'autres auxquels elles sont incompatibles. Mais, si la vérité a besoin d'excuses, l'on peut dire que l'avoir aperçue manque à de plus dignes que d'avoir vécu certaines erreurs, et qu'aux époques où ses maximes furent reconnues par des foules, quelque lointaines qu'elles en soient restées, elles ont agi au mieux sur les mœurs et permis aux excellentes œuvres plus d'aise et de sourire.

Ces époques ont été rares : de même, tandis que plus de gens que l'on n'imagine vivent un peu, moins qu'on ne croit connaissent quelque chose. Mettons ici, en en abstrayant tout ce qui

fut individuel et libre, une suite d'opinions publiques au sujet du beau — poussons quelques mots aux bas-fonds de la mémoire de la littérature. Ils rapporteront ce que l'histoire offre encore quand on ôte à l'un de ses plateaux ce poids du grand homme qui fait si exacte mesure à celui du destin et dresse le fléau impérieusement vers le ciel : de désordonnées agitations de droite et de gauche, des vœux, des causes et la permanence du changement, l'origine parfois et toujours la modestie du présent. Prions donc le lecteur, prions les amis auxquels ce livre demande le plus cher de son avenir, prions enfin, mais à la façon dont on invoque pour les désarmer les divinités mauvaises, l'immortelle crapule, l'énorme foule (on ne lui doit que de s'être prêtée à garder le meilleur de ce qui fut) — prions les de saisir un morceau de temps. Laissez de côté l'antiquité, où il faut bien se dire que tout se trouve : elle ferait double emploi avec une construction *a priori*. Bornez-vous aux derniers courants de littérature européenne qui nous ont mis où nous sommes : le schéma est facile, si, je le répète, vous en abstrayez toutes les grandes œuvres qui y poussent leur proue.

Le Moyen âge ne s'était guère exprimé avec des mots. La pensée n'y fut pas assez active pour suppléer aux langues et aux modèles : l'on

y trouve les plus basses variations littéraires, celles de sujets et de genres, mais point de poétique, et il faut oser reprendre contre lui l'accusation de barbarie. Mais voici que le temps, le monde s'ouvrent au novice, à l'enthousiaste effort de la Renaissance. Elle se précipita, désira, voulut, et, partout où la religion ou la plastique ne l'absorbèrent point, conçut de la littérature sa nécessité première, le croisement d'innombrables diversités. C'était bien commencer et il ne manquait que la nécessité seconde, celle de restriction, dont les deux siècles qui suivirent firent leur affaire, mais mal. Cela varia selon les endroits. En France, on en contraria despotiquement le multiple dont elle est la plénitude, ce qui, après avoir produit un bel effet tant que les habitudes de celui-ci subsistaient, finit par la faiblesse et la perversion ; ailleurs, comme en Angleterre, les mœurs et l'imitation préparaient l'incertitude du moyen terme ; en Allemagne enfin, le livre, qui n'avait pas connu la Renaissance, eut tardivement une jeunesse où tout se pressa et se reconnut, mais sans s'accorder. Le dix-neuvième siècle ne trouvait pas la question résolue. Il se jeta hors d'elle et tomba tour à tour dans trois erreurs de plus en plus étroites : romantisme, naturalisme et décadence. Ceci touche encore à l'avenir.

Les éléments restaurés par le romantisme ne doivent pas faire illusion : ces trois doctrines ont pour trait commun une négation arbitraire qui s'y marque de plus en plus. La première ôta de la pensée de l'écrivain la raison, la seconde, de ce qui restait, trouva l'émotion superflue, et la dernière ne garda rien, car l'on ne peut nommer quelque chose le vestige du procédé, le symbole, et la plus élémentaire matière, la sensation : les fous ont davantage, les morts seuls vont plus loin dans le néant. Puissé d'ailleurs la littérature future ne pas oublier ces deux ingrédients, quelque minimes qu'ils soient! — On trouvera correspondre à cela le mépris du métier, qui, affiché dès le romantisme, devint effectif dans la décadence où il s'en prit à l'intelligibilité et aux langues mêmes ; une croissante naïveté à juger innovations absolues ces fantaisies ; le nombre décroissant des éminents hommes qui y marquèrent des noms. Il faut dire que tout déterminait de tels oublis. Et d'abord une critique qui jeta l'idée, son nouveau-né involontaire, aux tinettes du premier fait aperçu : elle y cherchait l'exactitude qui souilla ses doigts. Invoquant abusivement une analyse dont elle n'avait pas les principes, elle divisa l'œuvre par des motifs aussi extrinsèques que le travail de l'insecte qui disjoint les lignes d'un manuscrit, et le passé devint à la fois plus

accessible et moins efficace. Les nouveautés de la science, qui, dès les premières réflexions invariable quant à la connaissance ne l'est pas quant aux données, faisaient désapprendre que tout ce qui touche l'homme est immuable, de l'art à la politique. De même les progrès de l'industrie. Et encore cette doctrine de l'évolution, aussi vraie que ses conclusions actuelles le sont peu : elle devra se marquer un terme avant l'idée de valeur dont elle ne connaît point. La société enfin enlevait trop des regards la souveraineté et l'unité pour qu'on les demandât aux œuvres. Rien dès lors de surprenant à ce que de fausses élites et des peuples assez grossiers pour ne pas admettre la légitimité de ce mot se soient poussés en conquérants dans la littérature, ni que des groupes secondaires que j'ai omis, tels que le Parnasse, agissant encore en vrais négateurs d'après les principes qu'ils combattaient, aient borné leur affirmation à des détails : le métier seul, ou des formes des vieux âges.

Telles furent les idées de nos foules : même durant la Renaissance et les périodes classiques, elles n'ont pas été ce qu'elles peuvent et que présentent certains moments de l'antiquité. Quant aux hommes qui sortirent de ce niveau, je n'entre pas dans leur histoire, mais rappellerai-je que depuis plusieurs générations nul

n'écrivit dignement qui d'abord ne dut oublier ses propres doctrines? Il serait pourtant désirable que les divines pensées continuassent la course errante qu'elles acceptèrent avec le temps et l'espace, autrement qu'en posant leur pied vermeil sur des rugosités et s'accrochant aux armes qu'on leur oppose. Vont-elles connaître quelques meilleurs instants? En trouve-t-on des indices? Peut-être. Les six ou sept écrivains vivants pour lesquels on a droit de se sentir de l'estime et qui prétendent aux titres de Contemplateur du papier blanc et Despote des feuilles noircies — citons au hasard entre eux Kipling, Dehmel et H. de Régnier — aiment à offrir l'énergie, la multiplicité, l'équilibre : ces thèmes n'ont pas beaucoup à faire pour achever de passer du sujet du livre à son concept. Le public d'autre part semble las des ombres et prêt à ces impressions saines qui suivent l'éveil. Est-il donc raisonnable de lui faire entendre quelques simples vérités? Des œuvres où la pensée *pour pouvoir ce qu'elle doit sût d'abord ce qu'elle fait*, si elles se produisaient seraient-elles actives, s'entoureraient-elles de quelque chose qui tint un peu d'elles-mêmes?

Je le crois. Quelque beauté n'est pas incompatible avec notre Présent. Il offre après tout un nombre passable d'éléments, et je préfère m'en créer une image favorable. Posant sur

l'horizon comme des ongles de blancs sommets, pensers antiques et hautes lois qui n'avaient jamais été si distinctes, il a dans sa paume aux plis couverts d'arbres un tas de palais, d'usines, de navires, et le bout de la robe de l'Océan : et là, les opposites croisés, les actes multipliés et accrus par des méthodes, des engins, des buts assez récents pour s'y ajouter encore, assez habituels pour ne gêner plus. D'autres siècles ont découvert le monde, le nôtre commence à le posséder. Nous sommes aussi dans la nouveauté de quelque chose de grand — que notre pays n'en reste pas à l'écart! Nouveauté, disais-je, reproductrice habitude, immuable et périodique comme le printemps... D'ailleurs, des formes du dogme jusqu'à celles de la politesse, combien de tombées et gisantes, combien de caduques, et combien de possibles ne connaît-on que par la place qu'elles devraient occuper? Car je n'imagine pas qu'on se trompe à ce que, sans vouloir indiquer les défauts, j'ai énuméré de positif à l'égard de notre temps, au point d'y trouver plus que l'affirmation qu'il ne paraît point particulièrement indocile et incapable.

Le parfait lecteur que tout écrivain doit supposer, au fur et à mesure qu'il prendra connaissance de ce livre sentira ce qu'y fait cette préface. Les idées qu'elle offre n'ont d'ailleurs

pu l'ennuyer: elles lui viennent à la tête dès qu'il daigne, et sans l'aide de personne. Je pense en le quittant n'avoir rien à lui souhaiter.

Décembre 1905 — Janvier 1906.

1900